

**La télévision dans le placard : parlers féminins à Balyâna (Haute Egypte)\***  
**C. Miller (cnrs-iremam, Aix en Provence)**

**Published in 2003**

J. Lentin et A. Lonnet (eds) *Mélanges David Cohen. Etudes sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures* Paris : Maison Neuve et Larosse, 481-496

## **1. Introduction.**

Les données présentées dans cet article ont été recueillies en Août 1996 lors d'un court séjour dans la ville de Balyâna en Haute Egypte. Ces données sont limitées mais concernent des usages féminins dans un petit centre urbain, usages peu représentés dans les descriptions disponibles sur les parlers de cette région. Ceux-ci ont été décrits par deux monographies : Khalafallah (KH. 1969)<sup>1</sup> et T. Nishio (TN. 1994)<sup>2</sup> et surtout par l'Atlas de l'arabe égyptien de Behnstedt et Woidich (B&W 1985-1994)<sup>3</sup>. S'agissant de parlers ruraux enregistrés dans les années soixante (KH.) ou soixante-dix (B&W) ces descriptions fournissent une base abondante de matériaux permettant de comparer avec mes données enregistrées vingt ans plus tard auprès de jeunes femmes vivant à la périphérie d'un petit centre urbain. Cette comparaison permet de s'interroger sur la portée et le sens de l'évolution linguistique dans un petit centre urbain régional. Y- a-t-il une évolution linguistique ? Se traduit –elle par un rapprochement vers le parler du Caire ou par l'émergence d'une koiné régionale ? Quel est l'impact de facteurs de variation comme le degré d'urbanisation, le sexe, l'âge, l'éducation ?

Dans le monde arabe le nivellement des parlers régionaux vers une norme dialectale standard (la variété haute du dialecte de la capitale) due à l'influence croissante des médias et de la scolarisation est souvent présentée comme un fait inéluctable dans un futur plus ou moins proche. Pourtant les études sociolinguistiques (cf. par ex. Abdel Jawad 1986, Holes 1986, 1995) montrent que ce nivellement est parfois freiné, y compris dans les capitales, par des facteurs identitaires. La norme dialectale standard peut être concurrencée par d'autres normes développant elles aussi leurs variétés élevées. Dans le cas de Balyâna, il apparaît que les transformations matérielles, sociales, économiques et linguistiques ne reproduisent pas un modèle culturel et linguistique homogène et unique. Normes régionales et locales s'imbriquent avec les normes des pays du Golfe et les normes du Caire. Modèles citadins, paysans et bédouins sont ici en compétition. Le changement apparaît parfois encore bien superficiel [et il y va des registres linguistiques comme du mobilier. Certains usages comme certains objets semblent être là plus pour le décor et le paraître que pour le quotidien. On les exhibe si nécessaire pour ensuite mieux les ranger. D'autres ont été définitivement appropriés].

## **2. Le markaz de Balyâna : peuplement et dialectes**

---

\* Tous mes remerciements à Ragab Abdel Moneim et Abdel Rahman Faragallah sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour.

<sup>1</sup> L'ouvrage se base sur l'idiolecte de l'auteur et de sa femme originaires des villages de Al Ukaliyyi et Izbah al Busa très proche de Balyâna.

<sup>2</sup> L'ouvrage de Nishio décrit le parler de 3 hommes originaires de Qenâ, région limitrophe de celle de Balyâna.

<sup>3</sup> Les deux auteurs ont également publié à partir des matériaux de l'Atlas de nombreux articles.

Le *markaz* (district) de Balyâna situé sur la rive gauche du Nil est le district le plus méridionale du gouvernorat de Suhâj et est limitrophe du gouvernorat de Qenâ. Le gouvernorat de Suhâj comptait en 1996<sup>4</sup> 3 123 115 habitants dont 316 674 habitants pour le markaz de Balyâna et 39 944 pour la ville de Balyâna. C'est depuis les années 60 une des grandes régions d'émigration soit en direction du Caire soit vers les pays du Golfe, en particulier le Koweït<sup>5</sup>. La région Suhâj-Qenâ a connu plusieurs lieux historiques influents depuis la période médiévale comme les villes d'Akhmîm, de Jirjâ et de Qûs<sup>6</sup>. De nombreux groupes arabes<sup>7</sup>, d'origine yéménites (Juhayna) ou qaysite (Rabi'a) s'installèrent dans cette région à partir du 9<sup>ème</sup> siècle suivis au 14<sup>ème</sup> siècle par des groupes d'origine syrienne et maghrébine dont le groupe des Hawwâra, berbères arabisés qui s'installèrent en Haute Egypte à la fin du 14<sup>ème</sup> siècle et furent très puissants pendant la période Ottomane (16<sup>ème</sup>-18<sup>ème</sup> siècles). Entre le 15<sup>ème</sup> siècle et le début du 19<sup>ème</sup> siècle 'le fait bédouin est primordial' (Garcin 1976 :514), non seulement par le poids démographique des bédouins mais également par leur domination politique.

Les parlers de la vallée du Nil au Sud du Caire sont divisés en deux grandes entités : Moyenne Egypte (ME) et Haute Egypte (HE). Chaque entité étant divisée à son tour en sous-groupes. Selon l'Atlas les parlers de Haute Egypte se divisent en quatre groupes HE1, HE2, HE3 et HE4 dont les limites géographiques et les isoglosses caractéristiques sont détaillées dans Woidich (1997a & 1997b) et dans le volume III de l'Atlas. La région de Balyâna appartiendrait plutôt au groupe HE1 mais est limitrophe du groupe HE2 et les cartes de l'Atlas montrent de très nombreuses variations de village en village pour de nombreuses isoglosses. Pour B&W la distinction entre les parlers HE1 et HE2 refléterait l'histoire du peuplement de la région. Les parlers HE2 sont structurellement plus proches des parlers de Moyenne Egypte et représenteraient une forme plus ancienne, plus sédentaire alors que les parlers HE1, plus proches des parlers HE3, reflèteraient le parler d'anciens groupes bédouins progressivement sédentarisés et mélangés aux populations autochtones. On peut cependant se demander si cette division dialectale entre parlers plus bédouinisés et parlers plus sédentaires renvoie à une division plutôt territoriale ou plutôt sociale. Les matériaux linguistiques de l'Atlas semblent indiquer que la distinction est plus d'ordre territorial ou régional que d'ordre 'ethnique': certaines régions sont plus marquées par les traits sédentaires, d'autres plus marquées par des traits 'bédouins'. Mais ces mêmes traits sont en variation d'un village à l'autre. La distinction entre groupes *'arab* (ou *'urbân*) et *fellâhîn* est reconnue par les historiens<sup>8</sup> mais aussi par les habitants de Haute Egypte, ces derniers l'exprimant plutôt en termes de catégorie socio-ethnique. Dans la pratique contemporaine cette distinction entre *'arab* et *fellâhîn* est loin d'être claire car les processus de sédentarisation sont très anciens et sont attestés dès le 14<sup>ème</sup> siècle<sup>9</sup>. La grande majorité des gens à Balyâna se réclament de

<sup>4</sup> Données du recensement de 1996 traitées par l'Observatoire Urbain du Caire Contemporain (OUCC) du Cedej au Caire.

<sup>5</sup> Le gouvernorat de Suhâj connaît une forte émigration avec environ 300 000 émigrés (en 1986) répertoriés dans d'autres provinces égyptiennes et en particulier au Caire (cf. Ireton & Sha'ban 1995) et 50 000 émigrés (en 1990) enregistrés au Koweït où ils représentent 30% des émigrés égyptiens (cf. Zibani 1995).

<sup>6</sup> Voir en particulier Garcin 1976.

<sup>7</sup> Sur ce sujet voir en particulier J.C. Garcin 1976 & 1987, Layla Abdel Latif Ahmed 1987, Mamdouh Abdel Rahman Abdel Rahîm Al Rayty 1997, M. Winter 1992.

<sup>8</sup> Pour une réflexion sur l'impact du peuplement arabe et le rapport bédouin/fellâh voir par ex. Björnejo (1996 & 1997), Decobert (1992), Garcin (1976 & 1978).

<sup>9</sup> Garcin (1976 : 408) se basant sur Maqrizi (Sulûk) montre que dès le 14<sup>ème</sup> siècle la distinction entre 'urbân et fellâhîn n'est pas aisée et que c'est parfois seulement à la façon de parler qu'on distinguait un bédouin d'un fellâh. Voir aussi Garcin 1978.

‘familles élargies’ ou clans (*ʿaʿila* ou *bêt* ou *badan*), et se désignent comme *fallâhîn-ʿarab*. Les différents groupes vivent imbriqués dans les mêmes régions mais la structuration très forte en clans et les contraintes d’alliances matrimoniales se traduisent au niveau territorial par des regroupements à l’échelle de hameau ou de parties de villages. Mais nous ne disposons pas d’études de terrain alliant matériaux linguistiques et ethnographiques nous permettant de déterminer si les usages linguistiques permettent encore de déceler une origine ‘ethnique’ bédouine distincte d’une origine ‘ethnique’ sédentaire ou si au contraire ces divisions se sont fondues dans un fond régional commun<sup>10</sup>.

La micro-enquête que j’ai pu moi-même effectuer auprès de femmes d’une de ces familles se considérant comme *fellâhîn-ʿarab* indique que leur parler partagent des traits à la fois HE1 et HE2 et qu’il n’est pas aisé de les catégoriser selon des critères de ‘bédouinité’. Par ailleurs l’influence directe du parler du Caire apparaît comme limitée. Bien qu’il soit délicat d’établir des corrélations directes entre usages linguistiques et transformations sociale on peut postuler que l’influence relativement faible du dialecte du Caire sur le parler de ces femmes peut s’expliquer par une urbanisation très relative qui n’implique pas (encore ?) un alignement systématique sur le modèle citadin cairote. Cette famille vit à la périphérie de la ville de Balyâna dans un hameau (*ʿizba/najʿ*)<sup>11</sup> construit en 1982 après un déménagement du centre de Balyâna. L’architecture du hameau rappelle les quartiers périphériques du Caire ou de toute autre ville égyptienne mais les activités agricoles demeurent importantes. Ce hameau regroupe plusieurs branches du clan réparties en 24 maisons sur deux rues, chaque maison hébergeant deux ou trois générations. La vie des femmes de ce hameau est particulièrement recluse, elles ne sortent que très rarement de chez elles. Cette vie entre parents, cette réclusion n’est évidemment pas sans incidence sur les comportements linguistiques et l’influence de l’école ou des médias apparaît encore bien faible face à la pression du groupe. Le modèle économique et culturel des pays du Golfe semble au moins aussi prestigieux que le modèle cairote puisque dans ces familles l’ascension économique et sociale passe plus par le Koweït que par le Caire. Le rapport à la télévision me paraît bien traduire la complexité de cette relation entre un modèle urbain supposé prestigieux et les familles du hameau. Tous les maisons ont la télévision et plusieurs ont la parabole. Dans la maison où j’habitais, la télévision rangée dans un placard dans la salle commune (*sâla*) fonctionnait peu et restait le plus souvent dans son meuble, non pas tant par opposition idéologique que par manque de temps. [Les programmes constituaient plus un objet d’amusement que d’identification, ils représentaient une fenêtre sur les autres mais ne concernaient que très peu les habitants du hameau. ]

#### 4. Remarques générales sur les usages linguistiques à Balyâna

Les données que j’ai enregistrées (6 heures d’enregistrement plus de nombreuses notes) ont été recueillies auprès de trois jeunes femmes, Karîma, 29 ans (K), Nadia, 26 ans (N) et Sahar,

<sup>10</sup> S.Bjornejö (1996) a montré comment l’étude fine des toponymes peut apporter des éléments importants dans l’étude du peuplement. Müller-Mahn (1998) fournit un exemple très intéressant de cette division entre bédouins et fellâhîn en se référant également aux toponymes des villages dans le Gouvernorat d’El Minya.

<sup>11</sup> L’adresse officielle mentionne *najʿ* qui est un terme qui désigne tout particulièrement en Haute Egypte des villages initialement peuplés par des bédouins (Björnesjö 1996 :30) mais les habitants parlaient souvent du *ʿizba* terme qui désigne en principe un hameau d’ouvriers agricoles (donc fellâhîn) travaillant sur de grandes propriétés agricoles (Badawi & Hinds 1986 :575). Donc même la toponymie brouille ici la distinction entre fellâhîn et bédouins.

30 ans (S) et du père ʿAbdel ʿAzīz, 68 ans (AA) agriculteur à la retraite. Karīma et Nadia étaient les femmes des deux frères aînés, l’un parti travailler comme artisan au Koweït, l’autre s’occupant de l’exploitation familiale. Karīma avait grandi à Balyāna et avait étudié jusqu’au secondaire général. Nadia, originaire d’un village n’avait jamais été scolarisée. Sahar, cousine et voisine, originaire de Balyāna était aussi illettrée mais avait une très forte personnalité. Non mariée, elle faisait de la couture à domicile et avait appris à lire et à écrire toute seule. La mère, et deux sœurs jumelles de 15 ans, elles aussi illettrées, se joignaient parfois à nos discussions. Le corpus recueilli concerne donc principalement des jeunes femmes peu éduquées, d’origine semi - urbaine. Leur niveau de langue reste proche de celui présenté dans l’Atlas. Le père avait le niveau de langue le plus formel. Les visites dans le voisinage, ainsi que des visites avec des parents plus éloignés ou vivant dans Balyāna avec un des fils de la famille m’ont permis d’élargir mon ‘horizon linguistique’ pour essayer de situer mon corpus dans un contexte plus global. Les quelques remarques qui suivent apparaîtront très impressionnistes mais servent surtout à ‘planter le décor’ si j’ose dire.

- La première remarque d’ordre général est simple mais importante : les dialectes de Haute Egypte dans la région de Suhāj-Balyāna (et plus largement dans l’ensemble de la Haute Egypte) sont très présents et n’apparaissent pas menacés d’extinction par le dialecte cairote dans les usages quotidiens. Ni l’éducation, ni l’âge, ni le sexe ne semblent modifier radicalement cet état de fait. Tous les hommes que j’ai entendus, mêmes les plus éduqués (directeur d’école, enseignant dans le secondaire) ou ayant vécu quelques années au Caire, ne parlent jamais totalement en dialecte du Caire, (à l’exception de jeunes nés au Caire et revenus plus tard dans leur région d’origine). Ils ne prononcent jamais en particulier l’occlusive uvulaire sourde /q/ comme une occlusive glottale [ʔ] à la manière des cairotes mais toujours comme une occlusive vélaire sonore [g]. De même les jeunes femmes éduquées que j’ai rencontrées conservent la réalisation [g] du /q/, alors que les femmes sont supposées acquérir la réalisation [ʔ] (urbaine) plus rapidement que les hommes (Sawaie 1994, Abdel Jawad 1987, Beni Yasin & Owens 1987, 1991). On sait que dans la plupart des pays arabes, la réalisation du /q/ est un marqueur très fort d’identification communautaire ou régionale et que c’est l’un des traits linguistiques les mieux perçus par les auditeurs.<sup>12</sup> Il en est de même en Haute Egypte où parler entre *Saʿīdis* (habitants de haut Egypte) avec les marqueurs cairotes est considéré comme ridicule, snob ou efféminé<sup>13</sup>. L’antagonisme latent entre le Nord et le Sud, la fixation sur une éventuelle identité *saʿīdi* considérée comme ‘plus arabe’ ne sont certainement pas étrangers à ce ‘conservatisme’ linguistique’. Mais l’attachement à des marqueurs symboliques ne signifie pas que les dialectes sont figés. [J’ai relevé chez des jeunes garçons des formes intermédiaires ou mixtes de type *goddām* ‘devant’ influencé par le cairote *ʔoddām* vs H.E *giddām*.]

- Si l’influence du parler du Caire est loin d’avoir effacé les dialectes régionaux, on n’en constate pas moins une évolution vers des formes pan-dialectales régionales ou nationales. Cette évolution se traduit par des variations entre des formes connotées comme très locales ou propres à certain groupes et des formes plus pan-dialectales: Ainsi la réalisation dentale [d]

<sup>12</sup> La réalisation du phonème /q/ est un des thèmes favoris de la sociolinguistique arabe. Plusieurs études ont montré que les locuteurs/auditeurs prêtaient beaucoup plus attention à la réalisation du /q/ par ex. qu’à la vocalisation des formes verbales dans l’identification des styles linguistiques (qu’il s’agisse du rapport arabe dialectal vs arabe littéraire ou du rapport dialecte citadin vs dialectes régionaux ruraux ou bédouins). De ce fait les locuteurs, et en particulier les hommes, ont tendance à conserver leur variante régionale quand ils tiennent à manifester leur appartenance identitaire.

<sup>13</sup> Je renvoie ici à une petite enquête sur les attitudes linguistiques chez des locuteurs *saʿīdis* (cf. Miller 1998).

du phonème /j/ relevée par B&W (1985) qui semble être dévalorisée<sup>14</sup> alterne chez les hommes de plus en plus avec la réalisation fricative palatale [ǰ] plus fréquente dans l'ensemble de la Moyenne et Haute Egypte<sup>15</sup>. La réalisation dentale de /j/ est rare dans mes données mais j'ai noté chez les femmes une variation [ǰ] ~ [ʒ] très importante (cf. § 6.1 infra). De même la particule verbale *ʿa* plus spécifique à HE1 alterne chez certains locuteurs avec la particule *bi-* (+ cairote) ou *ba-* (+ HE) (cf. § 6.2 infra). Les particules génitives *hinīn* ou *šugl* disparaissent au profit de la particule *btāʿ* et ceci chez tous les locuteurs. Au niveau lexical des formes régionales comme *kaḥrūti* 'œuf' (employées par mes interlocutrices) alternent chez des locuteurs masculins avec des formes pan-dialectales comme *bēda* 'œuf'. De même le terme *ḥalag* 'vêtements' utilisé dans toute la Haute Egypte alterne avec *hudūm* 'vêtements' utilisé dans le reste de l'Egypte. L'alternance *hudūm* ~ *ḥalag* indique souvent une nuance sémantique, *ḥalag* désignant plutôt les habits traditionnels et *hudūm* (sg. *hidma*) les nouveaux vêtements de style plus urbain.

- L'effacement de certains traits ou du moins leur mise en alternance avec d'autres semblent indiquer l'émergence d'une koiné régionale dont il reste à étudier avec précision quels sont les modes de sélection (la sélection obéit-elle à des critères de diffusion, de fréquence, de stigmatisation ; quels niveaux linguistiques sont les plus touchés?) et les variations en fonction de facteurs sociaux (âge, sexe, éducation etc.). Mon corpus ne me permet évidemment pas de répondre à toutes ces questions puisqu'il s'agit principalement de jeunes femmes peu éduquées. Mais j'ai pu déceler des indices de cette évolution dans les interactions entre K. et sa belle-mère ou dans les alternances intra- séquentielles chez un même locuteur (cf. § 6).

## 5. Alternance des traits HE1 et HE2

Une des caractéristiques de la région de Balyāna-Qenā concerne donc la coexistence de deux types de dialectes que W&B (1985) ont appelés HE1 et HE2. La région de Balyāna est une zone de transition et de contact entre les deux groupes de parlers. Ceci apparaît à la lecture (ardue) des cartes de l'Atlas où les auteurs ont du très souvent faire des cartes plus détaillées pour la région de Suhāj-Qenā et où les textes de cette région présentés dans le vol. III témoignent de nombreuses variantes en particulier les textes considérés comme appartenant aux groupes HE1<sup>16</sup>. En reprenant la liste d'isoglosses présentée par Woidich (1997b) pour distinguer les deux groupes de dialectes et en les confrontant à mes données j'ai pu constater la coexistence ou l'alternance de traits HE1 et HE2 chez tous mes locuteurs. Certains traits sont HE1, d'autres sont HE2 et d'autres encore témoignent d'une variation entre les réalisations HE1 et HE2. La question se pose de savoir si cette coexistence/alternance témoigne plutôt d'un processus de koinisation régionale ou si l'une des deux variétés est en train de s'imposer sur l'autre ou si enfin, la variation entre des traits HE1 et HE2 ferait en quelque sorte partie intégrante du registre local.

<sup>14</sup> B&W (1985, Vol. 1 p. 70) signalent que la réalisation dentale du /j/ est un marqueur socialement connoté en Haute Egypte. Les locuteurs parlant à des personnes étrangères au groupe ont tendance à masquer leur réalisation dentale et à prononcer le [ǰ]. Une plaisanterie bien connue en Egypte et rapportée par B&W concerne un homme à qui quelqu'un du Caire demande '*il-balad illi byintaʿu fīha l-gīm dīm fēn ?*' "où est le village où on prononce le gim /j/ comme un dim" et qui répond '*il-balad illi dambīna*' "le village à côté de nous".

<sup>15</sup> On retrouve ce phénomène également chez Nishio (1994) puisque seul le plus âgé de ses trois locuteurs prononce une majorité de [d].

<sup>16</sup> cf. Atlas, Vol. III p. 154-157 vs. p. 226-228 pour une sélection de traits HE1 & HE2.

La liste des isoglosses présentée par Woidich (1997b) pour distinguer les parlers HE1 et HE2 concerne les traits suivants<sup>17</sup> dont plusieurs relèvent de la structure syllabique :

- (i) élision du /i/<sup>18</sup> non accentué après un groupe CC en HE1 mais pas en HE2 (ni au Caire) :

HE1 *yiktbu ~yikətbu* vs HE2 *yiktibu* ‘ils écrivent’

Dans mes données les formes sans élision du /i/ sont dominantes chez tous les locuteurs cf. *niʕmilu* ‘nous faisons’, *nidfinu* ‘nous enterrons’, *yitliʕu* ‘ils sortent’. Mais les deux types de structure syllabique peuvent être en variation chez un même locuteur<sup>19</sup> : *ʕaništru ~ʕaništiru* ‘nous achetons’, *naʕishi ~naʕsihi* ‘pour elle’, *naħiltein ~naħlitein* ‘deux palmiers’ (nom d’une marque de margarine). J’ai également relevé la variation *nikibsu ~nikbsu* ‘nous le farcissons’ :

*wingību irruz winħaigū barḍu bilmilħ wiššatta w-nikbsū fihi wamma nikibsu nrūħu*  
*ħa t t ina filbrām wingīb talat ġalāli tōm* (K)

‘nous apportons le riz et nous l’épiçons avec le sel et le piment et nous en farcissons (l’oiseau) et quand nous l’avons farci nous le mettons dans le plat en terre et nous apportons trois gousse d’ail’<sup>20</sup>

- (ii) présence d’un *gahawa* syndrome de type *aħamar* en HE1<sup>21</sup> mais pas en HE2 cf. *aħmar* (= le Caire). Très peu de *gahawa* syndrome dans mes données mais j’ai relevé *ħumusu miya* ‘cinq cent’ chez S. et la variation *waħada ~waħda* ‘une’ chez K.

- (iii) disjonction du groupe CC en position finale si C= R (i.e. l,m,n,r) type *isim* en HE1 mais pas en HE2 (= le Caire). J’ai plusieurs exemples de disjonction CvC en alternance avec CC cf. *šibir ~šibr* ‘paume de la main, petite quantité’, *ʕadas ~ʕads* ‘lentille’, *tibin ~tibn* ‘tige’, *šatal ~šaṭl* ‘seau’, *baħar ~baħr* ‘fleuve, Nil’, *miliħ ~milħ* ‘sel’, *baṭan* ‘ventre’, *mašar* ‘Le Caire’, *fağir* ‘l’aube’, *nadar* ‘un serment’.

- (iv) formation des masdars de FII, type *ħaṭīṭ* en HE2 vs *taḥṭīṭ* en HE1 et dans le reste de l’Egypte. Dans mes données tous les masdars de FII sont de la forme *taḥṭīṭ* (= plutôt HE1) cf. AA *wigallibha taglība zein* ‘et il la retourne (la terre) retournement bien, i.e. il la retourne bien’. La seule exception a été relevée chez AA. *iš-šagr tmaš š aš il ʕadm maš š ī š* ‘le faucon suce les os sucement, i.e. suce les os complètement’.

<sup>17</sup> Une isoglosse présentée par Woidich n’a pas été prise en considération ici car je manque de données comparatives. Il s’agit de l’accentuation de formes CVCV comme *šita* ‘hiver’ accentué *šitá* en HE1 vs. *šita* dans le reste de la Haute Egypte.

<sup>18</sup> Dans mes données comme dans celles de B&W l’élision du /i/ non accentué après CC est souvent compensée par une voyelle /i/ insérée entre C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup>.

<sup>19</sup> La carte 58 de l’Atlas montre que dans la région de Balyāna on trouve les deux types de réalisations *yīħbizu ~yīħbzū* selon les villages.

<sup>20</sup> On remarquera dans cet exemple un autre trait en variation *nğibu ~nğib* ‘nous apportons’, la première réalisation étant HE (1&2), la deuxième réalisation étant plus cairote.

<sup>21</sup> M. Doss (1981 :89) a relevé de très nombreux exemples de disjonction (type *gahawa* et *bokora* syndrome de B&W) dans la région de Minya en Moyenne Egypte.

(v) schème adjectival de type CiCīC en HE1 (= Le Caire) vs CaCīC en HE2 et une partie de la Haute Egypte. Tous mes locuteurs utilisent le schème CaCīC type *kabīr*, *katīr* etc. sans variation<sup>22</sup>. J'ai relevé une seule variation *ḡadīda*~*ḡdīda* 'neuve' chez AA.

(vi) la formation de schèmes de pluriel particuliers à HE2 de type *fīlla*, *fīʕēl*, *fuʕūl* cf. *ḥṣinna* 'chevaux', *biṭ ṭēš* ou *buṭ ṭ ūš* 'bufflons'. J'ai relevé *ḥṣinna* 'chevaux' chez S. mais je n'ai pas assez d'exemples pour que cela soit significatif.

(vii) forme de l'inaccompli 1<sup>ère</sup> pers. sg. et pl. : HE1 *niktib/niktbu* vs HE2 *aktib/niktibu* vs Le Caire *aktib/niktib*. Dans mes données la réalisation est majoritairement *aktib/niktibu* (~*niktbu*) avec parfois des variantes *niktib~niktibu* pour la première pers. pl. cf. *nrūḥu nikšif ʕindihum* 'nous allons consulter chez eux' (S) mais la forme n+ verbe +u reste dominante.

(viii) préfixe verbal d'inaccompli ʕa- en HE1 vs. ba- en HE2 et bi- au Caire<sup>23</sup>. Dans mes données K. utilise plutôt ba-, S. alterne entre ʕa- et ba-, AA et N. utilisent uniquement ʕa- (cf. § 6.3).

(ix) particule génitive *šugl* en HE1 vs. *hinīn* en HE2 vs. *bitāʕ* au Caire. Dans mes données c'est toujours *bitāʕ*. Il semble ici que la particule génitive pan-dialectale *bitāʕ* se soit définitivement imposée<sup>24</sup>.

Sur 9 isoglosses prises en considération, 4 sont de type HE2 (*ḥṣinna*, *kabīr*, *aktib*, *aḥmar*), 1 de type HE1 (*taḥtīt*), 3 sont en variation (*isim* ~ *ism*, *ba-* ~ *ʕa*, *yiktbu* ~ *yiktibu*) et 1 est pan-dialectale (*bitāʕ*). Si l'on compare avec la réalisation cairote, on constate que dans plusieurs cas les locuteurs sélectionnent le trait HE1 ou HE2 plus proche de la réalisation cairote (*aktib*, *aḥmar*, *taḥtīt*) sauf dans le cas de la réalisation pan-dialectale *saiʕīdi* (*kabīr* vs. *kibīr* au Caire). De même la variation dans la structure syllabique pourrait indiquer une influence tout autant cairote que HE2 (*ism*, *yiktibu*). Par contre la réalisation du pluriel *ḥṣinna* est particulière à HE2.

Khalafallah (1969) distingue également deux types de dialectes (groupe 1 et groupe 2) qu'il considère lui comme des sociolectes, sans donner aucune précision sur ce thème. L'opposition entre les deux types de dialectes reposerait là encore principalement sur une variation dans la structure syllabique : le groupe 1 aurait plus de groupes de consonnes que le groupe 2 cf. CC en position initiale (*brām* 'marmite'), CCC en position médiane (*ʕanzhi* 'sa chèvre') et CC en position finale (*ratṣ* 'trot') alors que le groupe 2 aurait tendance à disjoindre les groupes de consonnes (*ibrām*, *ʕanizhi*, *rateṣ*). Je n'examinerai ici que le cas des consonnes en position initiale :

<sup>22</sup> Mais il faut signaler que dans les textes présentés dans le Vol. III de l'Atlas, le texte 91 d'Abu Tišt (i.e. proche de Balyâna) présente plusieurs formes d'adjectifs de type *katīr*, ce qui rend la validité de cette isoglosse quelque peu problématique (voir également carte 94 de l'Atlas où la réalisation CaCīC apparaît dominante dans la région de Balyâna).

<sup>23</sup> Il faut signaler que la particule *ʕamma* et ses dérivés (dont *ʕa*) est employée dans toute la Moyenne Egypte et que dans la courbe de Qenâ les particules *ʕa* et *ba* sont en variation (cf. carte p. 219 & 221 de l'Atlas Vol. II).

<sup>24</sup> La particule *bitāʕ* est également très fréquente dans les textes HE1 et HE2 présentés dans le Vol. III de l'Atlas.

- (groupe 1) groupe de consonnes CC en position initiale type *brām* ‘marmite en terre’ vs (groupe 2) structure ?iCC type ?*ibrām*. A noter au Caire pas de CC initial mais CvC type *birām*. J’ai relevé de très nombreux groupes de consonnes CC en position initiale cf. *ḥtī* ‘ma sœur’, *zrāʿ* ‘culture’, *hdūm* ‘habits’, *hnāk* ‘là-bas’ *bḥār* ‘encens’, *ṭrāb* ‘terre’, *ʒdudū* ‘ses ancêtres’ etc. Dans de nombreux cas le groupe CC résulte d’un phénomène de joncture due à l’absence (chute) de la voyelle /i/ dans les prépositions comme *bi* ‘avec’ *fī* ‘dans’, *min* ‘de’ ou le préfixe personnel *ti-*: cf. *bṣarāha* ‘en vérité’, *fbaʿḏīhum* ‘ensemble’, *baʿd maṭ ṭ alliʿtha mnittigliya* ‘quand tu l’a sorti de la tagliya (sauce)’, *tḡībi* ‘tu apportes’, *tugʿud tgalbi* ‘tu le mélanges (pendant longtemps)’.

Les variations chez un même locuteur sont très nombreuses cf. *flān~iflān* ‘untel’ *hdūm ~hudūm* ‘habits’, *tlāt ~talāt* ‘trois’, *kidi ~kdi ~ikdi* ‘ainsi’, *ṣuwāl~šwāl~išwāl* ‘sac’ *tikūn ~tkūn ~?ikkūn* ‘elle est’. Mais la réalisation ?iCC apparaît principalement en position de joncture pour disjoindre des groupes de trois consonnes et est donc conditionnée :

*illarbaʿ išhur* ‘les quatre mois’, *?isnānu tiṭlaʿ ibsurʿa* ‘ses dents sortent vite’,  
*zarāyir ibtaʿit hudūm* ‘les boutons des vêtements’, *bimsaḥ imʿahi* ‘il nettoie avec elle’,  
*wil-ibsilla* ‘et les petits pois’, *wingallibūhum ifbaʿḏīhum* ‘nous les mélangeons ensemble’, *ma kat nnās iglaili* ‘les gens étaient peu nombreux !’, *w-itgūm innās* ‘et se lèvent les gens’, *di ʿīšit ibladnā* ‘c’est la vie de notre pays’.

Il me semble donc qu’il n’y a pas d’opposition entre un système CC vs un système iCC mais plutôt entre un système (i)CC vs CvC<sup>25</sup>. On constate cependant que dans un même contexte il peut y avoir variation entre CC et iCC :

*fī nās imʿaha ~fī nās mʿaha* ‘il y a des gens qui en ont’ (AA)  
*itnašir-išwāl* ‘12 sacs’ vs. *arbaʿtašir grāt* ‘14 qirāt’

L’analyse des isoglosses indique donc qu’à Balyâna les locuteurs transcendent cette opposition en deux groupes en utilisant soit des traits HE1 soit des traits HE2 ou en alternant entre les deux. L’alternance concerne principalement la structure syllabique et ceci chez les quatre locuteurs. A l’exception de la distribution des particules verbales ʿa et b- (voir § 6.3 infra) je n’ai pas relevé de différence significative entre les locuteurs en ce qui concerne ces isoglosses +/- HE1 et HE2. Est-il possible dans ce contexte de déterminer si mes locuteurs sont plutôt du groupe HE1 influencés par HE2 ou l’inverse? Je voudrais revenir un peu plus en détail sur la réalisation de certains traits avant de tenter de répondre à cette question.

## 6. Stabilité et variations : remarques à partir d’une sélection de traits

Cette brève description essaie de montrer les traits stables et les traits en variation pour les isoglosses considérées comme caractéristiques des parlers de la région. Ne pouvant détailler tous les traits je passerai rapidement sur ceux déjà largement décrits dans les descriptions existantes et insisterai davantage sur quelques points peu développés dans les descriptions existantes et sur des traits qui me paraissent relever d’un registre plus féminin.

<sup>25</sup> La carte 68 de l’Atlas opère la même distinction en distinguant entre les parlers qui conservent *i* et *u* dans les syllabes ouvertes non accentuées type *silāḥ* et ceux qui les perdent type *(i)slāḥ*.



## 6.1 Phonologie

Le système phonologique de mes locuteurs correspond à celui décrit par KH, TN et B&W. On signalera en particulier la réalisation affriquée de la consonne emphatique /t̤/, la présence d'un ā centralisé dans un environnement consonantique emphatique ou pharyngal, la réalisation [g] du phonème /q/ avec quelques réalisations [k] dans un nombre limité de lexèmes (*kadd*, *katal* 'tuer, frapper', *burtkān* 'orange', *sābik* 'auparavant'), la présence d'une seule voyelle longue par segment. Les règles d'accentuation correspondent à celles énoncées par KH & N. L'intonation a une hauteur tonale très marquée en fin de phrase.

L'assimilation régressive notée par KH (1969 : 42) est extrêmement fréquente. Elle touche pratiquement systématiquement le t- du préfixe verbal de la forme réfléchie : cf. *ʿa-izziri* 'se cultiver', *baʿd kida trūhi tsəwwi ʔaw massawwihūšei* 'puis tu vas l'égaliser ou pas l'égaliser' (S). Mais elle concerne aussi les groupes de consonnes en position médiane et les consonnes finales au contact de suffixe cf. *ma aʿūšš* (= *ma ʿaezuš*) 'ils ne veulent pas', *btaḥhei* (*btāʿha*) 'd'elle' *muš šaʿb* (= *muš-šaʿb*) 'pas difficile'.

En dehors des variations enregistrées au niveau de la structure syllabique (cf. § 5), le système phonologique apparaît comme relativement stable<sup>26</sup> et je ne discuterai que de trois isoglosses :

- (a) La réalisation du phonème /j/

Dans mon corpus, la variation la plus fréquente concerne la réalisation du phonème /j/ réalisé tantôt comme une fricative-palatale [ǰ], tantôt comme une fricative palatalo-alvéolaire [ʒ], ou une affriquée [dʒ] et dans quelques lexèmes comme une dentale [d]. La réalisation [ʒ] est considérée par B&W comme une réalisation plus bédouine. Le phonème /j/ est toujours réalisé comme une fricative -palatale /ǰ/ chez AA<sup>27</sup>. Mais chez les femmes [ǰ] alterne avec [ʒ] cf. (N.) *ʔašan aḥuy lli fil-ḥariʒ ʒey iǰǰawwaz* 'Parce que mon frère qui est à l'étranger vient se marier'.

La distribution de [ǰ] et [ʒ] semble être à la fois déterminée par le lexique et par l'idiolecte de la locutrice. Certains mots sont toujours prononcés avec un [ʒ] comme *ʒarīdi* 'palme', *ʒirʒir* ~ *ʒarʒir* 'la rouquette', *farūʒi* 'le poulet'. On constate qu'il s'agit de termes relevant d'un lexique 'traditionnel et agraire'. La plupart des termes alternent les deux prononciations : *ǰa* ~ *ʒa* 'il est venu', *iʒīb* ~ *iǰīb* 'il apporte', *riʒāl* ~ *riǰāl* 'hommes', *saʒar* ~ *saǰar* 'arbre' etc. Quelques mots n'apparaissent qu'avec /ǰ/ comme *butaǰāz* 'le réchaud-cuisinière'. La réalisation en [ǰ] n'est pas liée au contexte consonantique comme c'est le cas chez Nishio (1994 : 28) où le [ǰ] apparaît avant une liquide (*riǰl*). La réalisation en [ǰ] semble plus fréquente dans mes données que dans celle de Nishio qui indique une réalisation dominante en [ʒ]. La réalisation [ʒ] est plus systématique chez la mère et N. que chez K. et S. Ainsi la mère prononce *ʒdūd* 'ancêtres' vs *ǰudūd* chez K.

<sup>26</sup> Il y a évidemment de nombreuses variations concernant la réalisation de tel ou tel phonème dans un nombre restreint de lexèmes, mais cela apparaît comme marginal.

<sup>27</sup> J'ai noté deux exceptions pour des mots réalisés normalement avec un [š] : *ḥōʒi* pour *ḥōš* 'enclos' et *waʒh* 'visage' (*wišš* en cairote).

On voit ainsi s'établir une corrélation entre la réalisation [ʒ], la structure syllabique, la réalisation de l'imala pausale (*ḥāḡa* ~ *ḥāzi* 'chose'), le champ sémantique qui indique que la réalisation [ʒ] est plus 'locale' alors que la réalisation [ǧ] est plus pan-dialectale.

Dans quelques mots on note la réalisation dentale [d] de /j/ chez tous les locuteurs en particulier *dēš* 'l'armée' et la variation *daraw* ~ *zaraw* 'le maïs à fourrage'.

Enfin j'ai noté quelques très rares cas chez S. et K. de réalisation [g] comme au Caire qui apparaissent toujours en alternance avec [ǧ] ou [ʒ] cf. K. *ǧism* ~ *gisim* ~ *zisim* 'corps'.

L'étude des variantes de /j/ indique donc que la réalisation [ǧ] tendrait à s'imposer ou en tout cas est considérée comme plus prestigieuse que [d] et [ʒ] ce qui semblerait indiquer une standardisation de la réalisation du phonème /j/.

#### - (b) Les diphtongues

Les diphtongues *aw* et *ei* sont très nombreuses chez tous les locuteurs (cf. *beit* 'maison, lignage', *zein* 'bien', *ṭeir* 'oiseau', *mawz* 'banane', *mawlid* 'le mouled', *ǧawzi* 'mon mari'). La diphtongue *ei* alterne avec des formes palatalisées surtout chez les femmes<sup>28</sup> : *beit* ~ *beyət* 'maison', *ʿeib* ~ *ʿeyəb* 'honte', *itnein* ~ *itneyən* 'deux', *ǧēt* ~ *ǧeit* ~ *ǧeyət* 'champs'.

*ana marra ruḥt aš-šeiḥ ma 'umtay u uḥtay u ǧōz uḥtay ruḥna b-el-gāreb lamm ǧina bayyitna hnāk farrašna ʿašar hnāk w bil-leyəl zurna aš-šayəḥ w laffina hnāk tobga ḥalāwa yobga mawlid šaǧǧāl ...* (K)

'Moi une fois je suis allé (sur le tombeau) du Sheykh, avec ma mère, ma sœur, le mari de ma sœur, nous sommes allés en barque à voile (gāreb), quand nous sommes arrivés, nous avons dormi là-bas, nous avons préparé les affaires du soir et la nuit nous avons visité le sheykh, et nous nous sommes promenés, et c'était chouette, le mouled battait son plein...".

Ces réalisations sont également notées par Doss, N. & B&W mais dans mon corpus elles apparaissent plus systématiquement que dans celui de Nishio, où seul le locuteur le plus âgé présente des formes palatalisées. De même en position finale à la pause le *ī* est diphtongué ou palatalisé cf. *ibkei* ~ *ibkey* 'il pleure', *dafei* ~ *dafey* 'chaud', *al filfil irrumei* 'le poivron', *maḥṣei* 'farci', *mṣaḥḥarātei* 'celui qui réveille les gens pour le 'suḥūr' du Ramadan'. Ce phénomène semble avoir provoqué un phénomène inverse, non noté par les autres auteurs mais très fréquent chez les trois femmes : la chute des suffixes *iyya/iyye* des formes diminutives cf. *ṭaḥaniyya* ~ *ṭaḥaniyyi* ~ *ṭaḥanei* ~ *ṭaḥani* 'pâte de sésame sucrée', *zebdiyya* ~ *zebdiyyi* ~ *zebdei* ~ *zebdi* 'plat en terre', *ṣuniyya* ~ *ṣuniyyi* ~ *ṣunei* ~ *ṣuni* 'plateau', *tagliyya* ~ *tagli* 'la sauce épicée' etc.<sup>29</sup>

#### - (c) la réalisation de l'imala

<sup>28</sup> Chez AA les diphtongues sont nombreuses mais je n'ai relevé qu'un seul cas de diphtongue palatalisée *ṭeyər* 'oiseau'.

<sup>29</sup> J'ai également relevé la chute très fréquente des consonnes ou syllabes en position finale cf. *ya wa* = *ya wadd* 'eh garçon', *mas* = *masalan* 'par exemple' ainsi que la dégémination très fréquente à la pause cf. *ruzz* ~ *ruz* 'riz', *kull* ~ *kul* 'tout'.

L'imala pausale est généralement très marquée et suit les règles de contextes consonantiques décrites par B&W (1985). AA réalise l'imala mais de façon moins fréquente que les femmes<sup>30</sup> comme le montre la séquence suivante :

*iḥrithi b-miḥrat in-nār iḥritha w-igallibha w-itayyibha w-ifiḡḡaha barḍu*

'il la (la terre) laboure avec le tracteur, il la laboure, il la retourne, il l'aplanit et il y trace des sillons aussi'.

La mère et N. réalisaient plus systématiquement l'imala pausale que K. et S. comme l'indique l'exemple suivant où la mère puis K. décrivent le même fait :

la mère : *talbasi ḥalaghi talbasi ʒazmithi, takli maʿhi ma ikiʿdīš hīya u ḥayy yaʿni*

'tu mets ses habits, tu mets ses chaussures, tu manges avec elle, cela ne te fait rien tant qu'elle est vivante'.

K. : *talbasi hudūmha law talaʿt hudūmha w-inti ʿazza talbas hudūmha ma taʿdikīšši*

'tu mets ses vêtements si elle a enlevé ses vêtements et que tu veuilles mettre ses vêtements, cela ne te fait rien'.

Chez K. et S. la réalisation de l'imala pausale varie en fonction des moments et du niveau stylistique et on note également des suites comme : (K) *baʿd maftūr il miḡrib ir-riḡālī yitliʿu yṣallu iʿiṣi* 'après la rupture du jeûne, les hommes sortent prier le ʿiṣa'.

Les variations au niveau phonologique concernent donc principalement la structure syllabique (cf. § 5) et la réalisation du /j/. La variation dans la structure syllabique semble provenir de l'influence de plusieurs système (HE1, HE2 mais aussi pan-dialectale). La variation de la réalisation du /j/ n'est pas liée à l'interférence des parlers HE1 et HE2 mais plutôt à l'influence pan-dialectale. Ici mes données contredisent celle de M. Doss qui notait que dans la région de Minya (Moyenne Egypte) la réalisation [ʒ] décrite comme une chuitante prépalatale était plus fréquente chez les jeunes femmes que chez les personnes âgées. Dans le cas de 'ma famille', c'est plutôt l'inverse. De même elle signalait que les structures à CC initiales étaient de plus en plus fréquentes. Il me semble que dans le cas de cette famille, les structures CC initiales (ou iCC) représentent la norme locale et que les structures CvC initiales sont plutôt liées à une influence pandialectale. Enfin la comparaison entre AA et les femmes semble indiquer que la réalisation [ʒ] du /j/, la réalisation palatalisée des diphtongues et l'imala pausale sont actuellement des variantes plus féminines.

## 6.2 Morpho-syntaxe

On constate également le maintien de nombreux traits caractéristiques à la Haute Egypte sur le plan morpho-syntaxique. Je ne reviendrai pas ici sur la vocalisation des schèmes nominaux et verbaux qui ont été décrit avec précision par les auteurs précédents car ils témoignent de nombreuses différences avec le parler du Caire. En ce qui concerne la vocalisation des préfixes et suffixes verbaux, le parler de mes locuteurs reproduit les phénomènes décrits par l'Atlas : harmonisation de la particule verbale préfixée avec la base verbale cf. *ya-*, *ta-, na-* avec une base verbale *a*, *yi-, ti-, ni-* avec une base verbale *i* et alternance *yi-yu* avec une base verbale *u*. Pour les suffixes 3<sup>ème</sup> pers. f. sg. accompli on note une majorité de formes en *-at* mais avec des alternances *-it ~ -at* (cf. *kanit-kanat* 'elle était', *baṭṭaliṭ-baṭṭalaṭ* 'elle a cessé'). Comme signalé en § 5 le pluriel inaccompli 1<sup>ère</sup> pers. est de la forme *niktibu* (sg. *ʔaktib*).

<sup>30</sup> Environ 1/3 de réalisations avec imala et 2/3 sans imala.

Enfin la vocalisation des formes dérivées FII, FIII etc. correspond aux normes de la Haute Egypte (*kallam-yikallim*, *gābal-yigābil*). Il faut signaler également que le sémantisme et les normes d'usages des formes dérivées divergent parfois entre le Caire et la Haute Egypte. Ainsi j'ai relevé des emplois de formes dérivées qui correspondent à des formes simples au Caire cf. *atraddad maʕ* 'répondre' = *radd ʕala* au Caire (où *atraddad* signifie 'hésiter'), *šattam* 'insulter' vs. *šitim* au Caire, *raṣ ṣaṣ* 'ordonner' vs *raṣ ṣ* au Caire (où *raṣ ṣaṣ* signifie 'énumérer'). Un autre trait concerne la fréquence très élevée des formes de participe actif créées parfois à partir d'un nom cf. *tagliyya* 'la sauce assaisonnée' donnera *mitgaliyīn* 'faisant de la tagliyya' vs. le Caire *ʕamlīn taʕliya* ou encore *mʕarrī* (~*mʕarrei*) 'nu' vs. le Caire *ʕaryān*.

On rencontre également de nombreuses formes de pluriel nominaux spécifiques à cette région (cf. B&W, N., KH.) de type *kabābi* 'verres', *bibān*, *bāwib* 'portes'. Comme signalé par M Doss pour Al Minya<sup>31</sup>, on trouve également des formes de pluriel externe en *-āt* qui sont formées à partir d'un schème de pluriel cf. *ʔasār* 'les ruines, les monuments' > *ʔasarāt* 'les ruines' ou qui se forment sur des noms non quantifiables de type *moyya* > *moyyāt* 'des eaux', *samn* > *samnāt* 'des graisses animales', *sukkar* > *sukkarāt* 'des sucres', *zeit* > *zatāt* 'des huiles'.

*Binnisba li-l-gamḥ yaʕni w-yaḥūd meḃetēn aw talāt moyāt in kanat il ʔard ḡāmda w-ʕāfyā*  
'Quand au blé il prend deux ou trois eaux (i.e. arrosage) si la terre est dure et solide' (S.)

*tḡībi kubbaiteyən u nus sukkar witrūḥi ḥattahum waḥdīhum issukkarāt truḥi tḡībi is-samni*  
*kubbaitein samn aw kubbaya wāḥda bass samni ...wi trūḥi ʔei ḡāiba as-samnāt wtuḍrubi*  
*tḡḍrubi fīhum ...witḡībi kam kaḥrūti sabaʕ kaḥrutāt sit kaḥrutāt witrūḥi taḡṣahum ʕala-s-*  
*sukkar wʕa-s-samn...*

'tu apportes deux verres et demi de sucre et tu les poses à part, les sucres, tu apportes de la margarine, deux verres de margarine ou un verre seulement de margarine...et puis quoi tu apportes les margarines et tu les mélanges, les mélanges...et tu apportes combien d'œufs, sept œufs, six œufs et tu les casses sur le sucre et la margarine...' (K)

Le système des déictiques reste 'conservateur' et on note chez les trois femmes l'alternance de formes avec ou sans *-ti* suffixés : *de~deitei* 'ce, cette, ces', *kde~kedahu~kdahi~ikdeitei* 'ainsi', *hne~hneiti* 'ici' cf. *baṭ ṭil aṣ-ṣurb deitei* 'sors cette soupe (du feu)', *mraṭ ʕam āblaṭif miṣ min hineiti* 'la femme de l'oncle AbdelLatif n'est pas d'ici'. L'usage de déictiques à suffixe *-ti* apparaît comme un trait plus féminin. Chez le père je n'ai relevé aucun déictique en *-ti* et l'usage dominant est *da/di* 'ceci', *kdi/ikdi*, *dokha* 'cela', *hna* 'ici', *hnāk* 'là bas' (*w-simsim btaʕ il geiḍ di* 'et le sésame de cet été'). On remarque également l'emploi très fréquent de *ʔaiyat* 'n'importe' cf. *tḡuṭṭi zabīb ʔaiyatha ḥāḡa alli ʕindik* 'tu mets des raisins secs n'importe quelle chose que tu as'. (K.)

<sup>31</sup> Doss (1981 : 163-167) souligne que ce type de pluriel, que l'on retrouve dans d'autres pays arabes mais pas au Caire, sert à désigner des petites quantités.

Les pronoms personnels sont réalisés de la façon suivante : *ana, inta, inti, hūwa, hīya, naḥna, intum, humma*. On constate la variation fréquente de ‘nous’ *naḥna ~ nihna ~ iḥna* chez tous les locuteurs, *iḥna* représentant le standard cairote : cf. (S) *zei beit naḥna* ‘comme notre maison’ ~ *niʿrifūš iḥna* ‘nous ne savons pas’. Le pronom *al-wāḥid* utilisé au Caire comme pronom impersonnel ‘on’ ou dans le sens de ‘la personne’, est peu fréquent à Balyâna où les locuteurs emploient plutôt *an-naḥar* cf. (AA) *zamān innaḥar kan fi-s-sana ikkisum ḥittitein* ‘autrefois, on ne portait que deux habits dans l’année’. *Kanit bin-nahar iḥāf in-naḥar iʿaddi ʿaḡisr da mḡarrib* ‘De jour on avait peur de traverser la rive ouest’.

Il y aurait évidemment beaucoup à dire concernant l’usage des adverbes, prépositions et conjonctions mais la place manque. On constate là encore que de nombreux usages décrits dans l’Atlas se maintiennent chez tous mes locuteurs. J’ai ainsi relevé l’emploi d’un adverbe très régional *ḥababi* ‘un peu’ chez les trois femmes : *ḥababit ruz mfalfalī* ‘un peu de riz épicé’ (N.) ; *lamma irruz iššarab ḥababi* ‘quand le riz a bu un peu l’eau’ (S.), *ikun ḥammar ḥababi* ‘il a légèrement doré’ (K.). J’ai également noté l’emploi de *ḡār* en alternance avec *ḡamb* pour signifier ‘à côté’<sup>32</sup> : *il-mafrūd tubga ḡarnā aḡ-ḡababīn* ‘il faudrait que les tombeaux soient près de nous’ (K), *ʿarabiyāt yaʿni tšarrig witḡarrib tfawwir il bahayim tfawwir ʿayil ḡār il biḥīma* (N.) ‘les voitures vont dans tous les sens (littéralement vont vers l’ouest et vers l’est), elles sèment la débandade chez les animaux et chez les enfants’. J’ai également relevé l’emploi de *ḥaggāš* ‘sauf’ : *ma yiṭlaʿūš tāni ḡeir ʾil ʿid ʾi ʿīd ḥaggāš wāḥid imūt*<sup>33</sup> ‘Ils n’y vont pas (au cimetière) autrement excepté de fêtes en fêtes sauf si quelqu’un meurt’ (la mère) et l’emploi *ʿind ma* ‘quand’ en alternance avec *ʿin*, *lamma~yamma* : *tizguhūš yaʿni ʿindma kibir šibir trušši šwait milḥ* ‘tu ne l’arroses pas, quand il grandit un peu tu lui mets un peu d’engrais’ (S.). Par contre je n’ai pas relevé l’usage de *ḥašm* ‘devant’ mais uniquement *giddām*. La particule interrogative HE *meita* ‘quand ?’ est très souvent en alternance avec la forme pan-dialectale et cairote *imta*. Comme pour la particule génitive *btāʿ* (cf. § 4), il semble que certains adverbes, prépositions et particules plus régionaux ont tendance à s’effacer devant les particules et prépositions pan-dialectales comme cela semble être le cas pour la particule *ʿa*.

### 6.3 Particules verbales *ʿa* vs *b-*

Une des zones de variation signalées au § 5 concerne l’usage des particules verbales *ʿa/b-* pour exprimer un présent général ou concomitant. On note des emplois divergents selon les locuteurs. N. et AA n’emploient jamais la particule *b-* et emploient toujours la particule *ʿa-* pour indiquer un présent général ou concomitant. Chez S., on note en alternance avec *ʿa-* l’utilisation de la particule *ba-/bi-* pour exprimer une valeur de présent général. Chez K., l’emploi de la particule *bi-ba-* pour indiquer un présent général est le plus fréquent, mais *ʿa* est également utilisé dans cette valeur. Chez S. & K. l’emploi de la particule *b-* s’accompagne

<sup>32</sup> Cet emploi a également été relevé par M. Doss (1981 : 231) pour El Minya. Elle le considère comme faisant partie du lexique archaïque du dialecte de Minya.

<sup>33</sup> Comprendre *min ʾil ʿīd lil ʿīd* ‘de fête en fête’.

souvent de marqueurs plus cairotes (cf. notes 34-35). Chez K. on note une certaine instabilité linguistique qui se traduit dans un exemple par l'emploi redondant des deux particules.

- emploi de *ʿa* pour exprimer un présent concomitant :

- *la ʿa-tidhak hīya* 'non elle rigole'. (N.)

- *beyət abuy dilwakiti ʿa-ihiddu wibni zey da / aḥūna ʿa-ibʿatilhum wʿa-ibnūlu ašan ihiddu fī-l beyət zay ikdeiti* (N.)

'la maison de mon père maintenant on la démolit et on la construit comme cela (i.e en ciment) / notre frère leur envoie (de l'argent) et leur construit pour qu'ils détruisent la maison comme celle-ci'.

- *ma dahḥalunāš ʿagullik zuwwa* 'nous ne sommes pas rentré, je te dis, dedans'. (S.)

- emploi de *ʿa* pour exprimer un présent général

- *al-barsim ʿa-taklu-l- bahāyim* 'le trèfle, le mangent les animaux'. (N.)

• *il-ʿadas il-baladī ʿad ʿa-izziriʿ indikum baḥarī* 'la lentille locale est ce qu'on le cultive chez vous dans le nord?' (S.)

- *wa ēyəh barḍu yammāy elli ʿaiḡibu lirriḡāl* (K.)  
'eh maman qu'est qu'ils apportent d'autre pour les hommes ?'

- *indīna barḍak as sahlāb ʿa nišribu* (K.)  
'chez nous aussi le sahlāb on le boit'

- emploi de *b-* pour exprimer un présent général

- *fī nās katīra kanit biḥayyaṭ lakin ḥāliyan ana lli baḥayyaṭ* 'Beaucoup de gens cousaient mais actuellement c'est moi qui couds' (S.)<sup>34</sup>

• *b-igibūlha al maḡāra b-iḡibulha min ʿand al ʿaṭṭār imaḡḡirūlha ḡismiha* (K)  
'On lui apporte la crème épilatoire, on lui apporte de chez le droguiste et on lui épile le corps'

- *hina lamma wāḥda bitḡawwiz bi-niʿmil iddīha wa binistiʿmil al ḥalāwa li-wwiṣṣ.* (K)  
'Ici quand une fille se marie on lui fait les bras et on utilise le halawa pour le visage'<sup>35</sup>

- Emploi de *ʿa* et *b-* dans une même phrase où *ʿa* exprime un présent concomitant et *bi-* un modal

- *miš ʿa-yarḍaʿ laban ʿummu lokan bi-yarḍaʿ laban ʿummu kan iḥiff* (K)  
'il ne tâte pas sa mère, s'il tétait sa mère il aurait maigrit'

<sup>34</sup> Dans cet exemple, l'emploi de *bi-* s'accompagne d'un terme relevant d'un niveau plus 'littéraire' (*ḥāliyan*) et d'une variante plus cairote (la vocalisation *-it* de la troisième personne féminin singulier dans *kanit* 'être' 3<sup>ème</sup> pers.f. sg. vs la réalisation plus fréquente en *-at*).

<sup>35</sup> On notera dans cet exemple et celui qui précède l'absence d'imala pausale, qui dénote une influence cairote.

J'ai relevé chez K. un usage redondant des deux particules accrochées au même verbe

- *wa niḥna barḍu ʿindīna fi ramadan ʿabinšribu* (K)  
'et chez nous aussi pendant le Ramadan nous en buvons'

L'analyse des particules verbales semble indiquer que le *ʿa-* représente le système plus 'traditionnel' puisqu'il est employé par tous les locuteurs à la fois dans une valeur de présent général ou concomitant. *b-* apparaît comme une innovation plus récente puisque seule K. l'utilise de façon fréquente et qu'il n'est utilisé que dans le sens d'un présent général, jamais dans le sens d'un présent concomitant. L'usage de *b-* traduit ici autant peut être une influence 'cairote' qu'une influence pan-dialectale Haute Egyptienne.

Notons également, à côté de l'usage de l'inaccompli simple et des particules *ʿa-* ou *b-*, l'usage fréquent chez S. & K. de tournures *ikun*+ Participe ou *irūḥ* + Participe pour exprimer également un présent général dans les récits :

*witkuni mḥaḍḍara issukkar illi-nti mnaʿama* de 'tu prépares le sucre que tu as adoucis' (K)

*itkuni ṭābḥa baṭ ā ṭ i ṣ* '(si) tu cuisines des pommes de terre' (K)

*njību-r-ruzz winkunu mtaggilīn tagliyya* 'on apporte du riz et on prépare de la tagliya' (S)

*w-inrūhu ʒaibīn-urruz winkunu ǧaslīnu kwais winḥuṭ tū ǧuwwāha w-ingallibu-rruz maʿa-ṭṭamaṭim maʿa samni yaʿni wil-baṣal winkunu ḥaṭṭīn ǧallaitein tōm fil-tagliyya yaʿni tithammar w baʿd ikdi nḥalliṭūhum maʿa baʿḍiḥum winrūḥu saḥlīnḥum šwait kasbara našfi* 'on prends du riz et on le lave bien on le met dans (la tomate) et on mélange le riz avec la tomate et avec la matière grasse et les oignons et on met deux gousses d'ail à revenir dans la tagliya puis ensuite on les mélange ensemble et on les assaisonne avec un peu de coriandre séchée'. (S)

#### 6.4 Négation

Un des traits frappants du parler est l'absence fréquente de la particule *ma* dans les tournures négatives chez tous les locuteurs. Ce trait est brièvement signalé par KH. (1969 : 102). Par contre la particule *ši* post-posée se maintient. On remarque également de nombreuses tournures négatives avec *ǧeir* (~ *ǧēr*) 'sauf', rares au Caire mais également signalées par M. Doss (1981 : 213) pour El Minya (mais avec le maintien de la particule *ma*).

- *ʿindīnaš iḥna ḥad ʿaišrab bīra wala ḥamra* 'nous n'avons personne chez nous qui boit de la bière ou du vin' (N.)
- *tʒībi šwait samni nutbuḥūš bi-z-zeyət iḥni* 'tu prends de la graisse, nous ne cuisinons pas avec de l'huile, nous' (S.)
- *iḥna niʿmilu l-mṣaffaṭ iʿmilūš il-mašriyīn il-mṣaffaṭ* 'nous faisons du msaffat (sorte de pain), ils ne le font pas les cairotes le msaffat' (S.)
- *tigdarš iṭ ṭ alliʿ ḥitta - l – nafishi* 'elle ne peut pas trouver un endroit pour elle' (S.)
- *in-nafar yistaḥmalši an-nār* 'la personne ne supporte pas le feu' (K.)

- *Il-buḥ ywadddūš ġeir idkūra yaʿni* 'le canard, ils n'apportent que des mâles' (S.)
- *tizgihūš tani ġeir lamma ʔeih tilgī rabba* 'tu ne l'arroses plus sauf quand tu trouves qu'il a poussé' (S)
- *fīš ġeir Hawwāra kan ʿindihum ʔamlāk* 'il n'y avait que les Hawwara qui avaient des propriétés' (AA)
- *ḥaddīš fādi lḥad dilwakīti* 'personne n'a de temps aujourd'hui' (AA)

On constate également l'alternance de tournures *miš* + Participe ~ *ma* + Participe + š<sup>36</sup> : *ma mašyāšī* 'n'y allant pas' (S.) *ma gaʿdāš fi-š-šugl* 'elle ne travaille pas'. (S.) *ma wāḥidši ḥāḡa* 'il n'a rien pris' (K.). Mais à l'inverse on note chez K. des tournures *miš* + particule + verbe : *miš bnigdaru naklu katīr f-il maḡtar* 'nous ne pouvons pas manger beaucoup à la rupture du jeûne', *miš ʿa-yarḡaʿ laban ʔummu* 'il ne tète pas sa mère'. J'ai également relevé un exemple de tournure négative sans le suffixe -š, un trait plutôt soudanais cf. (S.) *ḥa š īd zarʿ ma igdarū* 'récolter ils ne peuvent pas'.

La structure négative apparaît donc multiforme avec alternance de structures *ma*+verbe+šī ~ verbe + šī, *miš* + participe ~ *ma* + participe. On remarquera que l'absence de la particule *ma* s'accompagne très souvent de l'inversion de l'ordre des constituants, le verbe ou le complément précédant le sujet. L'ordre verbe- sujet ou objet-verbe-sujet est un phénomène très fréquent dans mes données. Ce phénomène a également été signalé par M. Doss (1981 : 176-179) qui remarque qu'il ne se trouve que dans les récits et pas dans les discours et qu'il relève donc de la topicalisation expressive. Pour ma part je l'ai également relevé dans des discussions courantes. C'est un trait plus particulièrement féminin. Il était particulièrement récurrent chez N. et S. (voir tous les exemples § 6.3) :

*Kan illaban katīr gāwi ʿindī* 'du lait beaucoup j'en avais' (N.)

*ʿala waladha zaʿlāni hīya kānit* 'contre son fils, fâchée elle était' (N.)

*binnisba-l-kweit flusha katīra ʿatruḥ laha lmašriyyīn* (AA)

'quand au Koweit, il y a beaucoup d'argent, ils y vont les Egyptiens'

## 6.5 Lexique

Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur le vocabulaire, mais je me contenterai de quelques remarques. Tout le vocabulaire concernant la vie quotidienne (agriculture, animaux, cuisine, vêtements, architecture, outillage etc..) conserve les termes régionaux même si j'ai noté quelques aménagements. J'ai ainsi relevé les termes *kaḥrūti* 'œuf', *faruḡ* 'poulet', *fīrāḥ* 'pigeon', *buḥ* 'canard', *zarazīr* 'les moineaux' *ramīs* 'agneau', *faras* 'cheval' *zaraw*

<sup>36</sup> Ce trait se retrouve dans tout le Saʿīd à partir d'al Minyā (cf. carte 316 de l'Atlas).



‘fourrage’, *gēd* ‘été’, *damīri* ‘automne’, *giblī* ‘sud’, *suḥsaḥa* ‘pièce de charrue’, *sarrab/isarrib* ‘faire des carrés d’irrigation’, *ḡalālī* ‘gousses d’ail’, *ḡallay* ‘théière’, *ʔangara* ‘type de marmite en terre’, *brāni* ‘plat à base d’okra’, *mṣaffaṭ* ‘un plat à base de pain’, *bittaw ~btaw* ‘sorte de pain plat’, *al-ḥūli* ‘période marquant un an de deuil’, *ḥašm* (en alternance avec *bugga*) ‘bouche’ etc. Les termes ‘locaux’ sont innombrables et mes auditeurs cairotes avaient du mal à les comprendre.

A l’inverse, certains termes à portée plus générale alternent avec des formes plus cairotes. J’ai déjà signalé *ḥalag ~hudūm* ‘vêtements’ mais aussi *zein ~ kwayyis* ‘bien’, *mara ~sitt* ‘femme’<sup>37</sup>, *ḥarīm~niswān ~settāt* ‘femmes’.

*ḥaliyīn dilwakīti fī nas ʕindīna timnaʕ il-ḥarīm / ḥarām woddi in-niswān il-magābir* ‘à présent il y a des gens qui interdisent aux femmes/ c’est illicite d’emmener les femmes au cimetière’ (AA)

*in naḥni ma fiš ḥad fīna ʕa-yiṭlaʕ ya mara ya dakar* (K)  
‘chez nous, personne ne sort, homme ou femme’

On constate que de nombreux termes sont employés avec un sens différent de celui du Caire. Ainsi *ʕayyat* signifie ‘appeler’ en HE et ‘pleurer’ au Caire. Quand les locutrices s’adressaient à moi et employaient un terme régional elles répétaient parfois en employant le terme cairote pour éviter la confusion de sens. Cela indique qu’elles connaissent la réalisation cairote mais conservent la réalisation locale : cf. (K.) *ma yibkei sadru ngulu ithinig, iddaig yaʕni* ‘quand il (le bébé) pleure trop nous pensons qu’il s’affaiblit, qu’il s’affaiblit c’est à dire’. Au Caire le verbe *ithanaʕ* (= *ithinig* au Saʕīd) signifie ‘se battre’ et c’est effectivement *iddayyiʕ* qui signifie ‘s’affaiblir’.

## Conclusion.

Ce survol rapide et malheureusement très incomplet avait pour but d’indiquer que d’un côté tous les niveaux du parler (phonologie, morphologie, syntaxe et lexique) sont concernés par des phénomènes de contact et de variation mais qu’aucun niveau ne semble particulièrement plus touché qu’un autre<sup>38</sup>. Dans l’ensemble le parler de mes locuteurs est bien un parler *šaʕīdī*, par l’intonation, la vocalisation, la structure syllabique, le lexique, la structure des phrases etc. et c’est bien ainsi qu’il était perçu par les auditeurs cairotes. Les textes que j’ai recueillis sont donc très proches de ceux recueillis par B&W près de vingt ans plus tôt. Si le paysage architectural a été profondément bouleversé et s’est urbanisé pendant cette période, les usages linguistiques évoluent eux lentement.

Plusieurs constatations peuvent être faites :

a) il existe dans le parler une distinction homme/femme assez nette. La réalisation [ʒ] de /j/, la palatalisation des diphtongues, l’emploi de déictiques à suffixes *-ti* et aussi l’emploi de phrases à ordre verbe + sujet apparaissent comme des traits plus féminins. Il m’est difficile ici

<sup>37</sup> Il faut signaler que le terme *mara* ‘femme’ a, au Caire, un sens péjoratif associé aux femmes de mauvaise vie.

<sup>38</sup> En cas de contact de langues ou de dialectes on constate que ce sont le plus souvent le lexique puis la phonologie qui empruntent à l’autre langue ou dialecte. Là encore mes données sont trop limitées et il faudrait bien sûr faire des statistiques pour confirmer cette impression et avoir également des données longitudinales pour étudier l’évolution du parler à tous les niveaux.

d'établir si ces traits dits 'féminins' représentent en fait 'un niveau plus archaïque' du parler qui se serait maintenu chez les femmes mais s'effacerait plus facilement chez les hommes ou si ces différences hommes/femmes perdurent depuis longtemps.

b) parmi les femmes, K., la locutrice la plus éduquée, se distingue par un certain nombre de traits (moins d'imala pausale, utilisation plus fréquente de la particule verbale *b-*) qui semble indiquer une influence plus grande d'une norme pan-dialectale. Mais elle conserve à côté de cela une palatalisation très marquée des diphtongues, l'emploi des déictiques à suffixe *-ti* et un lexique très 'local'.

c) certains traits sont en variation chez tous les locuteurs et ne semblent pas obéir à un facteur social de type âge, sexe ou éducation comme la structure syllabique, la vocalisation *-at -it* des formes accomplies 3<sup>ème</sup> pers. fem. sg., la négation. Ces variations apparaissent donc actuellement comme constitutives du parler.

L'évolution actuelle semble confirmer l'émergence d'une koiné régionale, où les traits communs à l'ensemble des dialectes de Haute (et parfois Moyenne) Egypte se maintiennent (cf. la réalisation [g] du /q/, la vocalisation des schèmes nominaux et adjectivaux, la vocalisation des formes verbales dérivées, l'imala pausale, les diphtongues, les déictiques en *-ti*, etc.) tandis que les traits où l'on constate des réalisations et des variations très locales ont tendance à s'harmoniser avec une norme pan-dialectale régionale (cf. la réalisation [ǧ] du /j/, la structure syllabique). Enfin certains traits paraissent s'harmoniser avec la norme pan-dialectale égyptienne (cf. la particule *b-*, la particule *btāʿ*). Au niveau lexical des termes très locaux seront conservés car ils n'ont pas d'équivalent pan-dialectaux (cf. les noms de poterie ou d'outils agricoles par ex.) alors que certains termes à large diffusion régionale (et parfois dans toute l'Egypte rurale comme le mot *mara* 'femme', *ḥalag* 'vêtements', *zein* 'bien') seront concurrencés par des termes considérés sans doute comme plus urbain (cf. *sitt*, *hudūm*, *kwayyis*).

En ce qui concerne le nivellement de traits micro-régionaux il semble que ce soit plutôt les réalisations considérées comme 'plus bédouines' qui ont tendance à être concurrencées par des réalisations considérées comme 'moins bédouines' au niveau phonologique (cf. le [3] concurrencé par le [ǧ], la structure syllabique). Cela nous ramène à la question précédente concernant les facteurs explicatifs de l'alternance de traits HE1 et HE2 chez mes locuteurs. Doit-on considérer qu'il s'agit d'un parler d'origine bédouine (HE1) qui aurait peu à peu emprunté des traits HE2 ? Un certain nombre d'indices semblent indiquer qu'il s'agit plutôt d'un parler HE1 (cf. la présence de structures de type *yiktbu* même si elle est minoritaire, l'utilisation de la particule *ʿa*). L'emplacement du village d'origine et du cimetière du clan situés à Araba et Beni ḥmeil, à la limite du désert peut suggérer une possible origine bédouine. Mais ces indices restent très faibles et la présence d'autres traits (absence de la forme *n+verbe* pour la 1<sup>ère</sup> pers. du sg. inaccompli, forme adjectivale en *CaCīC*) peuvent à l'inverse suggérer qu'il s'agit d'un ancien parler sédentaire qui aurait pris des traits 'bédouins'. Le fait que cette famille ne revendique pas clairement une origine arabe (à l'inverse d'autres groupes clairement identifiés comme les Ashrafs les Juhayna ou les Hawwāra qui revendiquent leur généalogie et refusent le terme de *fallahīn*) affaiblit quelque peu l'hypothèse d'une origine bédouine. Il semble plus prudent de postuler que dans la région de Balyāna la distinction entre parler HE1 et HE2 n'est plus pertinente et qu'il s'agit très probablement d'une zone ancienne de transition où différents traits subsistent côte à côte sans

être considérés comme des marqueurs de telle ou telle variété. Ce qui semble se jouer actuellement c'est plutôt la mise en place d'une koiné régionale (qui n'implique pas forcément l'effacement des variétés plus locales dans des registres plus intimes ou informels) qui se constitue à la fois indépendamment et sous l'influence du parler du Caire.

## Références

Abdel Jawad, H.R. 1986. The emergence of an urban dialect in the Jordanian urban centres *IJSL* 61, pp. 53-63.

Abdel Jawad, H.R. 1987. "Cross dialectal variation in Arabic: competing prestigious forms". *Language in Society*, 16,3, Cambridge University Press, pp. 359-368.

Badawi, E-S & M. Hinds 1986. *A Dictionary of Egyptian Arabic*. Beyrouth, Librairie du Liban.

Behnstedt P. & M. Woidich 1985-1994. *Die ägyptisch-arabischen Dialekte*. Band 1-4. Wiesbaden, Reichert (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients, N° 50).

Beni Yasin R. & Owens J. 1987. *Variation in Rural Northern Jordanian Arabic*. Yarmuk University Press.

Beni Yasin R. & Owens, J. 1991. "Spoken Arabic and language mixture. In *Bulletin des Etudes Orientales XLIII* (De la grammaire de l'arabe aux grammaires des arabes, P. Larcher (ed.)) Damas, Institut Français d'Etudes Arabes, pp. 17-31.

Björnesjö, S. 1996. 'Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne. *Annales Islamologiques XXX*, Le Caire, pp. 21-40.

Björnesjö, S. 1997. L'arabisation de l'Egypte : le témoignage papyrologique. *Egypte-Monde Arabe* 27-28, Le Caire, Cedej, pp. 93-106.

Decobert, C. 1992. Sur l'arabisation et l'islamisation de l'Egypte médiévale. *Itinéraires d'Egypte. Mélanges offerts au père M Martin*. Le Caire, IFAO, pp. 273-300.

Doss, Madiha 1981. Le dialecte Sa'idi de la région de Menya. Thèse de III cycle non publiée, Université de Paris III.

Garcin, J.C. 1976. *Un centre musulman de la Haute Egypte médiévale : Qus*. Le Caire, IFAO.

Garcin, J.C. 1978. Note sur les rapports entre bédouins et fellahs à l'époque mamlouke. *Annales Islamologiques XIV*, Le Caire, pp. 147-163. (réimprimé en 1987 dans J.Garcin, *Espaces, pouvoirs et idéologies de l'Egypte médiévale*. Londres, Variorum Reprints).

Garcin, J.C. 1987. L'arabisation de l'Egypte. *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n° 43, pp. 130-137.

Holes, C. 1986. The social motivation for phonological convergence in three Arabic dialects. *IJSL* 61, pp. 33-51.

- Holes, C. 1995. Community, Dialect and Urbanization in the Arabic-speaking Middle East. *BSOAS* 58,2, pp. 33-51.
- Ireton, F & Sha'ban A. 1995. La migration du gouvernorat de Suhâj vers la ville de Suez. *Les Nouvelles Formes de la Mobilité Spatiale dans le Monde Arabe*, T.II. R. Escalier et P. Signolle (eds). Tours, Urbama, pp. 99-108.
- Khalafallah, A.A. 1969. *A Descriptive Grammar of Sa'îdi Egyptian Colloquial Arabic*. Paris, The Hague, Mouton.
- Layla Abdel Latîf Ahmad 1987. *As-Sa'îd fî 'ahd shaykh al-'arab Humâm*. Le Caire, Organisation Egyptienne du Livre.
- Mamdûh Abdel Rahman Abdel Rahîm Al Raytî 1997. *Dawr al-qabâ'il al-'arabiyya fî sa'îd Misr*. Le Caire, Madbouli.
- Miller, C. 1998. Pour une étude du contact dialectal en zone urbaine: Le Caire. *Actes du CIL 16* sur CD ROM, B. Caron (ed.) Elsevier.
- Müller-Mahn 1998. Spaces of Poverty : The Geography of Social Changes in Rural Egypt. *Directions of Change in Rural Egypt*. N. Hopkins & K. Westergaard (eds), Le Caire, The American University in Cairo Press, pp. 113-129.
- Nishio, Tetsuo 1994. *The Arabic Dialect of Qift (Upper Egypt)*. Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa.
- Owens, J. & R. Beni Yasin 1991. " Spoken Arabic and language mixture. In *Bulletin des Etudes Orientales XLIII* (De la grammaire de l'arabe aux grammaires des arabes, P. Larcher (ed.)) Damas, IFEAD, pp. 17-31
- Sawaie, M. 1994. *Linguistic Variation and Speakers Attitudes*. Damas, Al Jaffar & Al Jabbi Publisher.
- Winter, Michael 1992. *Egyptian Society under Ottoman Rule 1517-1798*. London, Routledge.
- Woidich, M. 1997a. Rural Dialects of Egyptian Arabic : An Overview. *Egypte-Monde Arabe* 27-28, Le Caire, Cedej, pp.325-354.
- Woidich, M. 1997b. Egyptian Arabic and Dialect Contact in Historical Perspective. *Studies in Honor of George Krotkoff*.
- Zibani, Nadia 1995. Migrations internationales de la main d'œuvre et crises : le cas de l'Egypte. In *Les Nouvelles Formes de la Mobilité Spatiale dans le Monde Arabe*, T.II. R. Escalier et P. Signolle (eds). Tours, Urbama, pp. 187-199.